

Les *Mémoires* de Commynes, ou comment remédier à la faiblesse des princes ?

Commynes, dans ses *Mémoires*, semble plus particulièrement récrire, corriger, critiquer, compléter les *Mémoires* d'Olivier de la Marche et la *Chronique* de Molinet, si bien que son œuvre constitue, en quelque sorte, l'envers, le contredit de ces textes bourguignons sur tous les plans : historique, littéraire, moral, politique. Cette réécriture concerne en particulier les princes.

Dès le prologue, Commynes indique que, à la demande de l'archevêque Angelo Cato, il consacre ses *Mémoires* à Louis XI auprès de qui il a longtemps vécu¹, et qu'il peut le comparer aux princes contemporains qu'il a bien connus, et dont il donne, dès la page 2², une liste impressionnante.

Comme les *Mémoires*, dont Commynes a inventé le genre en même temps qu'Olivier de la Marche, se transforment très vite en œuvre de moraliste et de politique, préfigurant à la fois Montaigne et Machiavel, on comprend que les figures royales et

1 — « ... depuis le temps que je vins en son service, jusques à l'heure de son trépas où j'étais présent, ai fait plus continuelle résidence avec lui que nul autre, de l'état à quoi je le servais, qui pour le moins a toujours été de chambellan, ou occupé en ses grandes affaires » (I, 1). Nous citons les *Mémoires* d'après l'édition de Joseph Calmette. Le chiffre romain indique le tome, le chiffre arabe la page. Nous avons modernisé la graphie pour faciliter la lecture.

2 — « ... il ne me semble pas que jamais j'aie connu nul prince où il y eût moins de vices que en lui (*Louis XI*), à regarder le tout. Si ai-je eu autant de connaissance de grands princes et autant de communication avec eux que nul homme qui ait régné (*vécu*) en France de mon temps, tant de ceux qui ont régné en ce royaume que en Bretagne et en ces parties de Flandre, en Allemagne, Angleterre, Espagne, Portugal et Italie, tant seigneurs temporels que spirituels... » (I, 2).

princières occupent une place primordiale et que les réflexions de notre auteur tendent à s'enfler en digressions qui deviennent la chair de l'œuvre, échappant le plus souvent à l'histoire proprement dite, complexes, emboîtées, juxtaposées, enchaînées, même si Commynes revient vite à l'observation concrète, au récit d'épisodes privilégiés, quelquefois répétés pour en augmenter la portée.

D'autre part, si l'on considère la structure des *Mémoires*, composés en plusieurs temps³, on remarquera que chaque tranche de l'œuvre se termine par des chapitres qui rassemblent des réflexions morales et politiques sur les princes : les chapitres 18-20 du livre V comportent des considérations sur l'équilibre politique en Europe et les défauts des princes, puis sur le rôle des Etats et l'action de Dieu qui juge et punit les grands ; ils se terminent par des exemples de bouleversements dans divers Etats. Le chapitre 12 du livre VI passe en revue la vie des princes de son temps. Les chapitres 18 à 20 du livre VII sont consacrés aux impressions de Commynes sur Venise, et les chapitres 24 à 27 du livre VIII aux malheurs de la cour de Castille, à l'exécution de Savonarole et à la mort de Charles VIII.

D'entrée de jeu, le mémorialiste nous révèle le fond de sa pensée sur les princes : « En luy (Louis XI) et tous autres princes que j'ay congneux ou servy, ay congneu du bien et du mal car ilz sont hommes comme nous. A Dieu seul appartient la perfection » (I, 1). Il ajoute plus loin : « Ils en firent comme hommes et non comme anges (...) Il est bon de penser qu'il n'est nul prince si sage qui ne faille bien aucunes fois, et bien souvent s'il a longue vie. »

I

Ce sont des hommes comme nous dont la faiblesse, constante ou intermittente, est un trait inhérent de leur personnalité.

Ils ne sont pas parfaits. Même chez les meilleurs, quand ils sont sages, la lucidité connaît des éclipses, submergée par la passion. Louis XI lui-même, le plus grand, ne sait pas toujours choisir de bons conseillers, à l'aube comme au crépuscule de son règne, mais il peut se laisser guider par des critères sans valeur. Il est victime de sa loquacité en sorte qu'il mécontente ses interlocuteurs, ou d'un besoin maladif d'activité :

3 — Les livres I-IV en 1489-90 ; le livre VI, en 1492-93 ; le livre VII, fin 1494-début 1495 ; le livre VIII, fin 1497-début 1498.

Car il est bon a penser qu'il n'est nul prince si saige qui ne faille bien aucune fois, et bien souvent s'il a longue vie. Et ainsi se trouveroit de leurs faictz, s'il en estoit dit tousjours la verité. Les plus grandz senatz et consulz qui ayent esté ne qui sont ont bien erré et errent bien, comme il est veu et se voyt chascun jour » (II, 173).

Aussi un prince est-il digne de grande louange quand « la vertu et bonnes condicions precedent les vices » (I, 1), et l'expérience comme la lecture des historiens jouent un rôle déterminant dans leur formation⁴.

Les princes de Commynes sont dépourvus de toute grandeur. Il ne reste rien de la fête chevaleresque, des tournois et des joutes, des mariages et des entrées princières, des sacres et des couronnements, des habits et des bijoux, des ordres de chevalerie. Ou plutôt il n'en subsiste que des allusions critiques : dans ces fêtes, on perd son temps « a faire les folz en habillemens et en parolles » (I, 69 : elles amènent à négliger l'essentiel et entraînent des catastrophes ; enflant d'orgueil et détournant de Dieu, elles attirent sur les maîtres et les sujets une désolation totale. Ces notations acerbes manifestent une condamnation absolue de l'idéal chevaleresque et courtois qui est dangereux en soi (« Cette gloire lui coûtait bien cher, car qui a le profit de la guerre en a l'honneur ») et qui recouvre une réalité sordide, les princes obéissant à de tout autres mobiles.

S'agissant de Louis XI, Commynes ne le défend pas contre des attaques communément exprimées (ainsi pour ses mauvais habits) ; bien plus, il révèle des faits que ses ennemis n'avaient pas divulgués, comme cette scène du paravent digne des fabliaux⁵...

Commynes, en déchirant ces glorieuses apparences, révèle des manques et des vices plus profonds dont il est facile de faire un catalogue accablant. Le plus souvent, les princes sont incompé-

4 — Il est utile « aux princes d'avoir vu des histoires en leur jeunesse, esquelles voyant largement de telles assemblées et de grandes fraudes et tromperies et parjurements qu'aucuns des anciens ont faits les uns vers les autres et pris et tués ceux qui en telles sûretés s'étaient fiés ». L'un des grands moyens de rendre un homme sage est « d'avoir lu les histoires anciennes et apprendre à se conduire et garder et entreprendre sagement par les histoires et exemples de nos prédécesseurs. Car notre vie est si brève qu'elle ne suffit à avoir de tant de choses expérience » (I, 129).

5 — Saint-Pol avait envoyé vers Louis XI deux émissaires, Sainville et Richer, au moment où le Bourguignon Contay se trouvait à la cour de France. Le roi dissimula ce dernier, en compagnie de Commynes, derrière un paravent, afin qu'il pût écouter toute la conversation et en particulier les moqueries de Sainville contre le duc de Bourgogne, le roi feignant la surdité pour que l'autre parlât plus fort, et l'invitant à recommencer son numéro (II, 50).

tents, sur le plan politique ou militaire. Ainsi le Téméraire accumule-t-il les fautes lors de la bataille de Montlhéry : contre-ordres, désordre, mauvaise utilisation des archers, ses meilleurs soldats, poursuite inconsidérée des ennemis avec peu de gens. Le mémorialiste peut affirmer que d'une manière générale « Jamais je n'ai connu prince qui ait su connaître la différence entre les hommes jusqu'à ce qu'il se soit trouvé en nécessité et affaire » (I, 78).

Egoïstes, les princes ne se préoccupent pas du bonheur de leurs sujets. Commynes a entrepris de démythifier la guerre du Bien Public. Derrière les généreuses déclarations, il décèle des mobiles moins honorables : « Et fut cette guerre depuis appelée le bien public pour ce qu'elle s'entreprenait sous couleur de dire que c'était pour le bien public. » L'intérêt général est vite oublié : « Le bien public était converti en biens particuliers. » Cet égoïsme se donne libre cours aux dépens des sujets : « De leurs peuples, à la plupart, ils ne laissent rien » (II, 220). Ils les accablent de tailles excessives, ils tolèrent les exactions des hommes d'armes bien qu'ils aient les sommes d'argent suffisantes pour leur entretien (II, 224 et 227). Même comportement à l'égard de leurs semblables. Les fugitifs sont mal à l'aise et même peu en sécurité auprès de leurs hôtes qui souvent les accueillent à contrecœur. Comment le Téméraire reçoit-il Edouard IV d'Angleterre, son allié et son beau-frère, quand il est chassé de son pays ? Il préférerait qu'il fût mort ; il traite avec les vainqueurs ; malgré les démarches pressantes d'Edouard, il opte pour les Lancastre et le paie de bonnes paroles : « Voyant ceci, précise Commynes, le roi Edouard, qui était sur le lieu, n'était pas à son aise. » Plus loin, le mémorialiste généralise : « ... un homme grand, quand il a tout perdu le sien, ennuie le plus souvent ceux qui le soutiennent. »

Les princes se parjurent et ne tiennent pas leurs promesses. Les *Mémoires* constituent une sorte d'anthologie du parjure et de la trahison. Bien que Commynes ne dise pas tout, ses *Mémoires* révèlent que Louis XI fut infidèle aux serments qui le lièrent tant à Charles de Bourgogne qu'à Edouard IV. Il prodigua des promesses qu'il n'avait pas l'intention de respecter (par exemple à Péronne) mais il ne les viola que lorsque c'était une nécessité politique. Il réussit à sortir de ses guerres sans dommage « par largement donner et encore plus promettre. » Il put même jurer sur la vraie croix sans avoir l'intention de respecter son serment. Commynes est assez habile pour nous laisser le soin de rapprocher deux passages consacrés au mariage franco-anglais⁶. Le

6 — Voir les *Mémoires*, II, 65 et II, 247.

Téméraire ne le lui cède en rien : il utilise la tromperie autant que Louis XI, mais celui-ci a réussi, alors que celui-là n'en a retiré que du déshonneur. Commynes multiplie les exemples, s'attardant sur l'affaire Saint-Pol, accusant le duc d'avoir commis une *grande cruauté*, un *déloyal tour*, une *faute de foi et d'honneur*, un *crime*, un *tel vilain tour et déloyauté* : il a retenu Saint-Pol qui était venu auprès de lui de son plein gré, il l'a livré à Louis XI bien qu'il lui eût donné une *sûreté*, avec la certitude de l'envoyer à la mort, pour gagner une misérable somme, en essayant de tromper son partenaire royal. Bref, quand Commynes parle d'eux, il peut affirmer : « Je cuide être certain que ces deux princes ici y allaient en intention de tromper chacun son compagnon » (I, 230).

Les princes sont tout autant cruels. Le Téméraire parsème sa carrière de massacres, comme celui des défenseurs de Nesle en 1472 : c'est un *exploit de guerre ort* (répugnant) *et mauvais*, une *cruauté*, un *cruel acte* (on voit que Commynes ne mâche pas ses mots) : il tue la plupart des soldats et renvoie les autres avec le poing coupé ; il fait pendre ensuite les Suisses de Granson et l'émissaire de René de Lorraine, Syffred de Baschi. Louis XI est lui aussi un roi dur dans un monde dur. Il est soupçonné d'avoir envoyé le bâtard de Rubempré en Hollande pour enlever ou même tuer le comte de Charolais, et, plus tard, d'avoir fait empoisonner son frère, le duc de Guyenne – et Commynes évite de se prononcer dans des récits ambigus dont il a le secret, en sorte qu'il peut conclure : « De toutes les deux sortes (*de princes*) s'en trouve bien peu de bons ne la ou il y ait grande fermeté ne grande sûreté » (I, 93).

La reconnaissance n'est pas leur qualité maîtresse. Louis XI est ingrat envers le duc Philippe de Bourgogne qui l'avait recueilli alors qu'il fuyait son père ; il est injuste à l'égard des « bons et notables chevaliers qui avaient servi le roi son père, lesquels il avait désappointés (*renvoyés*) » à son avènement à la couronne ; il emprisonna et chargea de chaînes (les fameuses *fillettes* du roi) des gens de bien qui le méritaient si peu que, par la suite, il les honora et les enrichit ; il accabla d'impôts excessifs ses malheureux sujets, ouvrant dans la chair meurtrie de son peuple une plaie profonde qui saignera longtemps après sa mort : l'image est de Commynes lui-même ; il a enlevé aux pauvres pour donner aux riches.

Quand les princes sont mauvais, ils le deviennent de plus en plus, comme les rois aragonais de Naples, Ferrand 1^{er} et Alphonse. Bons, ils se pervertissent, témoin l'un des plus grands

du x^{ve} siècle, Mathias Corvin de Hongrie, dont Commynes résume la carrière en un paragraphe qui traduit bien le destin des meilleurs :

« Il estoit roy qui gouvernoit aussi saignement ses affaires en temps de paix comme en temps de guerre. Sur la fin de ses jours, se trouvant sans craincte d'ennemys, est devenu fort pompeux et triumpphant roy en sa maison et faict grant amas de beaulx meubles, bagues, vaisselles pour parer sa maison. Toutes choses despeschoit de soy ou par son commandement. Il se fait fort craindre, car il devint cruel, et puis fut en griefves malladies incurables, dont en assez jeune aage il est mort, ayant eu toute sa vie labeur et travail et plus que de plaisir. » (II, 337).

Nous avons ainsi le schéma typique de la vie d'un grand prince : un roi très sage triomphe de tous ses ennemis ; il cède à l'orgueil et à la magnificence ; il pratique l'exercice solitaire du pouvoir ; il devient cruel ; il est la proie de graves maladies incurables, dont il meurt assez jeune, après une vie de travail et de tourments.

D'autre part, les fils ne ressemblent pas aux pères : on le constate avec Philippe et Charles de Bourgogne, Louis XI et Charles VIII, Laurent et Pierre de Médicis.

Dans ces conditions, on comprend que les princes ne soient pas aimés ni fidèlement suivis. Quand Louis XI refuse de livrer bataille, « ne le faisoit pas seulement pour la craincte du duc de Bourgogne, mais pour doubte de desobeissance qui pourroit advenir en son royaume, si ainsi estoit qu'il perdist une bataille. Car il estimoit n'estre pas bien de tous ses subjectz, et par especial des granz. Et si j'osoye tout dire, il m'a maintes fois dit qu'il congnoissoit bien ses subjectz et qu'il le trouveroit si ses besongnes se portoient mal. » (II, 9-10).

Les rois et les princes ne connaissent pas le bonheur. Leurs relations sont empreintes de méfiance, et souvent de haine et de violence, en particulier entre père et fils. Commynes a choisi de placer les démêlés d'Arnold et d'Adolf de Gueldre au cœur de ses *Mémoires*, au début du livre IV et à la fin du livre V ; il revient par trois fois sur la fin ignominieuse du fils (pourtant un personnage secondaire), misérablement tué au cours d'un accrochage avec les Français. Il prétend y découvrir une preuve de l'action divine en ce monde, mais les détails qu'il apporte visent surtout à ravalier les grands au niveau de la commune humanité. Ne dit-il pas que le père est arrêté au moment où il va se coucher, transporté de nuit, vêtu sommairement malgré la rigueur du temps,

enfermé dans un cachot que n'éclaire qu'une petite lucarne, retenu cinq ans dans de telles conditions ? Adolf ne libère son père que parce qu'il redoute une intervention armée du duc de Bourgogne. Quand le père et le fils se retrouvent devant le conseil ducal, le premier propose au second un combat singulier, le fils refuse tout accommodement en affirmant « qu'il aimerait mieux avoir jeté son père, la tête devant en un puits et s'être jeté après que d'avoir fait cet appointment, et qu'il y avait quarante et quatre ans que son père était duc, et qu'il était bien temps qu'il le fût... » (II, 3).

La même crainte, voire la même haine se retrouvent en France, de Charles VII à Charles VIII, et même au petit dauphin Charles-Orland, en Ecosse où Jacques III est tué par son fils à peine sorti de l'enfance. La déloyauté contamine tous les rapports, soit que les princes mentent et manquent à leur parole, soit qu'ils n'éprouvent aucun scrupule à se retourner contre leurs plus fidèles alliés. C'est pourquoi Commynes leur déconseille de se rencontrer personnellement, car, malgré toutes les sûretés, ils risquent d'y perdre la liberté ou la vie ; dans l'hypothèse la plus favorable, les résultats sont contraires à ceux qu'on espérait, et Commynes, dans le chapitre consacré à cette question, conclut chaque développement par un constat de désaccord définitif et sans remède : *oncques puis ne s'entraînerent jamais/ depuis ils ne s'aimèrent...* Mieux vaut, plutôt que de se voir, utiliser les services d'émissaires compétents, lucides et fidèles (I, 87).

Bref, Commynes, sans relâche, a suggéré et montré que les princes ne sont ni plus intelligents ni plus honnêtes ni plus pieux ni plus heureux que le commun des mortels. De leur vie il élimine tout îlot de bonheur. La jeunesse est souvent en proie aux violences de l'adversité, aux tortures de l'exil et de la prison, et beaucoup sont mis à mort avant d'avoir connu les joies et les peines de ce monde. La jouissance du pouvoir ne leur assure pas davantage le bonheur. Ils usent leur vie dans les tourments et les soucis, souvent injustifiés et, à l'ordinaire, pour un piètre résultat : le vainqueur ne survit que peu de temps à ses ennemis. Les meilleurs ignorent le repos, occupés à la guerre ou empêtrés dans de tortueuses intrigues, le plaisir laissant un arrière-goût de cendres. A examiner la vie de Louis XI, on découvre « qu'il y aurait bien vingt jours de peine et de travail contre un de plaisir et d'aise. » *Travail*, au sens ancien de « tourment », est un mot-clé des *Mémoires*. Si certains passent leurs journées dans le plaisir, ils le paient cher, et « un mal ni un péril ne viennent jamais seuls » (I, 204). C'est le cas d'Edouard IV et de Pierre de Médicis. Les

uns finissent par vivre dans la terreur, le plus souvent par un juste retour des choses. Alphonse de Naples est tourmenté par des fantômes : il croit entendre le bruit des armées d'invasion, il s' imagine que les arbres et les pierres acclament les conquérants ; aussi n'ose-t-il quitter Naples pour prendre la tête de ses troupes. Les autres sont humiliés par leurs sujets, Marie de Bourgogne réduite à supplier les Gantois, tandis que les Liégeois, sous les yeux de leur prince-évêque, Louis de Bourbon, mettent en pièces son familier Robert de Morialmé et jouent au ballon avec sa tête.

Après la déchéance physique et le vieillissement (II, 319), les princes connaissent une mort atroce. Ainsi, pour Charles VII, Commynes avait le choix entre trois explications : un abcès à la mâchoire, l'empoisonnement et le refus de s'alimenter de peur d'être empoisonné. Il opte pour la troisième qui, outre des maux corporels, implique angoisse, terreur, obsession et folie.

La vie des grands n'est qu'une succession de tractations secrètes (*pratiques*), d'inquiétudes, de souffrances et d'humiliations (pensons à Louis XI à Plessis-les-Tours) qui s'achèvent dans les tourments de la mort : « Tous sont finés en ce travail et misère, en bien peu d'espace les uns après les autres ». Comme tous les humains, ils souffrent : « Nulle créature n'est exempte de passion, et tous mangent leur pain en peine et sueur », à la merci d'un événement imprévu, endurant des « coups bien plus cruels et plus pesants que ne sont ceux qu'il (*Dieu*) donne sur les petites gens », très faibles au regard de la toute-puissance divine qui ne cesse de sévir » (II, 92), logés à la même enseigne, avec un corps qui pourrit en dégageant de mauvaises odeurs.

Enfin, ils ne jouissent d'aucun privilège. Il suffit de considérer la fin des deux frères ennemis, Louis XI et Charles de Bourgogne, pour s'en rendre compte. S'agissant de Louis XI au Plessis dans les dernières années de sa vie, Commynes insiste sur sa solitude, sur les mesures sévères qui le font craindre, sur les fortifications dont il entoure sa résidence, sur la surveillance rigoureuse qu'il avait organisée autour de lui, sur sa réclusion (II, 323), sur les différentes phases de sa décrépitude physique. Malgré le recours à tous les moyens imaginables, spirituels et temporels (recours à la médecine, à Dieu et à ses saints, aux hommes de bonne vie, nombreux dons aux églises, intervention de saint François de Paule, bienveillance du pape qui lui envoie des reliques et l'autorise à déplacer de Reims au Plessis la sainte ampoule du sacre), il ne réussit pas à obtenir de sursis : « Les choses spirituelles de dévotion et de religion étaient employées pour lui allonger la vie, ainsi que les choses temporelles.

Toutefois, le tout n'y fit rien, et fallut qu'il passât par là où les autres sont passés » (II, 309).

Ce portrait des princes s'insère dans une vision pessimiste de l'humanité qui vit dans une instabilité quasi constante, portée à l'excès, emportée par les puissances trompeuses que sont l'imagination, le *cuidier*, et la *volonté*⁷, qui désigne pour Commynes toutes sortes de comportements irrationnels. Limités quel que soit leur génie (I, 26-27), sans cesse occupés à des marchandages suspects, les hommes sont minés par la déloyauté, l'impatience, l'orgueil, la cruauté et la cupidité, en sorte que Dieu doit intervenir pour les châtier (II, 236-37), bouleversant l'ordre naturel des choses, à tel point que la sagesse n'assure pas nécessairement le succès : Dieu dispose de la victoire à son plaisir (I, 26-27). En somme, et nous reprenons les expressions du mémorialiste, « Au fort, en nul n'a mesure parfaite en ce monde » (II, 200), ou encore : « C'est peu de choses que de l'homme » (II, 344).

II

A ce noir portrait des princes correspond une nouvelle écriture de l'histoire, et d'abord le refus de tout surnom flatteur, de toute comparaison sacralisante (au contraire des chroniqueurs bourguignons) aussi bien pour ôter aux rois l'auréole d'une grandeur que Commynes ne leur reconnaît pas, que pour respecter la vérité, sensible à l'originalité de chaque être et de chaque situation. Ainsi pour Molinet, l'empereur d'Allemagne Frédéric III est le « très sacré roi d'Allemagne », l'image de Dieu, son vicaire séculier, son lieutenant. A propos de lui, de son fils Maximilien d'Autriche et de son petit-fils Philippe le Beau, « ... disoient aucuns qui les regardoient : voici une figure de la Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit » (I, 528). Or, pour Commynes, Frédéric III n'était rien d'autre qu'un homme « de très petit cœur et endurant toutes choses pour ne dépenser rien », encore que ce portrait ne soit pas entièrement négatif.

Commynes préfère les petits détails réalistes, le plus souvent critiques, sur l'embonpoint d'Edouard IV, la mort sordide de Charles de Bourgogne dont le cadavre est dépouillé par un valet de bas étage, les misérables habits de Louis XI, la petite taille de Charles VIII et la masse de sa monture. Il se plaît à recourir au

7 — Ce sont les défauts que Deschamps attribue à la jeunesse (ballade MLXXVII, vers 13-16) : « Nos jeunesses et folies faisons / Sans garder loy, raison ne mesure, / Fors volonté ; tout est en adventure / En cellui temps Cuidier nous point et blesse. »

contraste pour suggérer l'envers et l'endroit de la réalité : quand il parle des trésors et des bijoux du Téméraire (II, 115), c'est pour pointer l'importance du butin qui tomba aux mains des Suisses et, par là, l'ampleur du désastre de Granson en 1476. Edouard IV « avait une barrette de velours noir sur sa tête, et y avait une grande fleur de lis de pierrerie. C'était un très beau prince et grand, mais il commençait à engraisser » (II, 64). L'expédition anglaise de 1475 commence comme un roman courtois (avec une mention du roi Arthur) et sombre vite dans le fabliau avec, pour finir, des hommes gros et gras qui boivent jusqu'à plus soif, attablés aux portes de la ville.

Rien n'est jamais simple, univoque, tranché, dans un monde ambivalent dont les éléments entretiennent des liens inextricables et dont il faut restituer la complexité. Il existe toute une gamme de trahisons, de la désertion abominable de Campobasso à la défection justifiée de Guillaume de Vergy. Les principes les mieux affirmés sont remis en question ou nuancés : la guerre n'est pas totalement exclue, ni la précipitation. Ce que recherche Commynes, c'est une vision totale du monde qui, pour être vraie, doit être contrastée ; de là, la nécessité de créer un nouveau genre historique, celui des Mémoires, qui, au moment même où il apparaît, est aussitôt dépassé pour devenir, dans un souci de globalité, un recueil de réflexions morales sur l'humanité et un bréviaire politique à l'usage des princes. Pour rendre cette totalité, il faut introduire de nouvelles modalités d'écriture, et sous la plume du mémorialiste, le réel doit à l'occasion conserver son ambiguïté. L'unité, simplifiante, se transforme en diptyques et souvent en triptyques : ainsi, les six premiers livres s'organisent autour de trois figures princières, Louis XI, Charles de Bourgogne et Edouard IV. Les énoncés importants sont répétés avec des variations significatives et des explications supplémentaires : ainsi en est-il de la mort d'Edouard IV, énoncée trois fois, et du jugement sur Henri VI. Ou bien encore Commynes use de la double formulation : le comportement de John Wenlock à Calais est qualifié de « tromperie ou habileté ».

Commynes est trop soucieux de respecter le réel pour se livrer à des simplifications abusives ; aussi, dans sa volonté de dégager de la méditation de l'histoire des leçons politiques et morales, nous a-t-il laissé assez d'éléments pour dresser une sorte de typologie des princes. Des mots-clés comme *mauvaistié* et *bestialité*, fréquents et souvent associés (II, 213), aident à établir ce classement sans qu'il ait rien de contraignant, car le mémorialiste ne sacrifie aucun aspect du réel au profit de la symétrie et de la clarté.

Au bas de l'échelle, les princes cruels, dont Commynes dénonce la *mauvaistié*, et représentés essentiellement par Richard III d'Angleterre et les princes aragonais de Naples, Ferrand 1^{er} et Alphonse. Ce dernier réussit à surpasser son père dans le crime : « Nul homme n'a été plus cruel que lui, ni plus vicieux ni plus gourmand ». Il assassina princes et barons, jeta les jeunes gens en prison, tua des vieillards de façon ignominieuse après une captivité de trente-quatre ans ; il se livra à une exploitation systématique du royaume ; il méprisa ouvertement la religion et la morale. Dieu se vengea : le roi fut contraint de fuir et assailli d'extraordinaires terreurs. Ainsi « de ces mauvais princes et autres ayant les autorités de ce monde et qui en usent cruellement et tyranniquement... nul ou peu n'en demeure impuni. » (I, 192).

Au-dessus de cette catégorie, qui est la plus basse, nous avons les princes bestiaux. La *bestialité* recouvre, dans les *Mémoires*, l'ignorance (II, 213), l'incapacité politique qui se marque par l'absence de lucidité, la primauté accordée aux plaisirs, la toute-puissance d'un ou quelques favoris. Ces princes ne possèdent ni la sagesse nécessaire à la réussite d'intrigues le plus souvent embrouillées, ni la persévérance indispensable à la poursuite de leurs desseins.

De cette catégorie relèvent la plupart des jeunes souverains. Sigismond d'Autriche, cupide et malhonnête, « n'eut jamais grand sens ni grand honneur » ; sa politique est une succession de démarches contradictoires, car il s'abandonna à des serviteurs dont les coteries se disputaient le pouvoir ; il perdit tout par sa faute, coupable devant Dieu pour n'avoir pas été digne « de la grande charge et grand office » qui lui avait été confié. C'est aussi le cas de Charles de France, de François de Bretagne, de Pierre de Médicis.

D'autres princes sont bestiaux par faiblesse mentale, comme Henri VI d'Angleterre que Commynes qualifie successivement en cernant la réalité de plus en plus près, de « fils insensé », « fort ignorant et presque insensé », « lequel n'était guère sage ».

Enfin, d'autres le deviennent, comme Edouard IV qui fut d'abord « fort beau prince, plus que nul que j'aie vu jamais en ce temps-là, et très vaillant », et que submergea la bestialité, marquée par un goût excessif pour les plaisirs de l'amour, de la table et de la chasse (I, 200 et 203), par un abandon de plus en plus marqué à l'indolence et à l'épicurisme. Incapable de supporter un long travail, plein d'une folle confiance en lui, il ne se méfie pas de ses sujets ni de ses alliés, car il ne sait déceler la complexité du monde : lui et les Anglais « vont grossièrement en besogne ». Il

dédaigne les conseils de ses amis, « homme pesant et qui fort aimait ses plaisirs, de tout ce ne croyait rien. » Il sacrifie tout au dangereux mirage de l'union franco-anglaise. Il n'est pas davantage chevaleresque : impitoyable envers ses ennemis, faisant fi des promesses les plus solennelles.

Une troisième catégorie comporte les princes incomplets auxquels il manque une des deux qualités fondamentales qui font un grand prince : le *sens* (qui englobe bon sens, subtilité, finesse, intelligence, malice) et la *vertu* (la force de caractère qui assure fermeté et énergie).

L'empereur d'Allemagne Frédéric III manqua de *vertu*, de cœur, mais il avait été doté par la nature et par l'âge de jugement : « Combien que cet empereur eût été toute sa vie homme de peu de vertu, si était-il bien entendu » (II, 20). Aussi vit-il clair dans le jeu de Louis XI à qui il fit répondre par la fable de l'ours et des deux compagnons, et il réussit à faire de son fils Maximilien d'Autriche l'époux de Marie de Bourgogne.

De son côté, Charles de Bourgogne, bien que travailleur, courageux, entreprenant et puissant, manqua de discernement : il « mit tant de choses en son imagination, et si grandes qu'il demeura sous le faix » (II, 6), si bien qu'il s'embourba dans le siège de Neuss au lieu de rejoindre Edouard IV pour marcher sur Paris ; il refusa d'écouter les meilleurs conseils ; il choisit mal ses serviteurs puisque Campobasso le trahit et que Hagenbach suscita une révolte dans le duché de Ferrette ; il ne réussit pas à distinguer le possible de l'impossible, entêté jusqu'à la mort : « il n'avait point assez de sens ni de malice pour conduire ses entreprises » (I, 189).

Ces insuffisances ne peuvent qu'entraîner l'échec : Frédéric III perdit la majeure partie de l'Autriche, Charles y laissa la vie, son Etat fut dépecé et désolé, il légua à sa fille une lourde succession, et à ses peuples guerre et division.

Enfin, au sommet de la hiérarchie, de bons princes, qui sont rares et ne sont pas parfaits. Les uns, des Italiens pour l'essentiel, ne sont pas d'origine noble : Côme et Laurent de Médicis, Francesco Sforza à Milan, Agostino Barbarigo à Venise. Les autres finissent mal, sombrant dans la cruauté, la bestialité ou l'aveuglement. Ainsi Philippe le Bon, habile, modéré, loyal, lucide, bon et capable, fut, dans ses dernières années, bien diminué et trompé par les Croy, qui lui firent restituer la Picardie à Louis XI, ou par son fils, qui lui imposa la guerre du Bien Public.

Mathias de Hongrie fut à la fois un habile général, un glorieux conquérant contre les Turcs, et un chef d'Etat avisé qui contrô-

lait tout par lui-même : « il a été des plus vaillants hommes qui aient été de son temps... Il était roi qui gouvernait aussi sagement ses affaires en temps de paix comme en temps de guerre » (II, 337). Mais, à la fin de sa vie, il sacrifia au luxe et à la pompe, et il devint cruel, attirant sur lui la vengeance divine, de « grièves maladies incurables » et une mort prématurée. Même chose pour le Grand Turc.

Bien entendu, Louis XI fait partie de cette dernière catégorie : d'un génie hors du commun, ses premières années de règne comme les dernières sont marquées de faiblesses, d'erreurs et d'étranges comportements.

III

Commynes peut dès lors affirmer que « c'est grand faute à un prince d'estimer plus son opinion que de plusieurs, et cela leur donne aucunes fois de grandes douleurs et pertes qui ne se peuvent recouvrer. » (II, 304).

Comment remédier à ce danger ? Commynes apporte successivement plusieurs solutions qui sont en fait complémentaires.

Dans un premier temps, il privilégie les conseillers, que les princes doivent écouter pour leur propre bien comme pour celui de leurs sujets, pour les affaires tant intérieures qu'extérieures. Mais il ne faut pas se contenter d'un seul conseiller ou d'un seul clan. Même s'il est très bon, il peut déchoir. Tel est le cas de Guillaume le Jeune, sire de Contay, auquel Commynes consacre plusieurs développements. Le prince qui veut mettre de son côté toutes les chances de réussite, doit observer le principe d'équilibre des contraires ; il doit agir à la façon de Dieu en tenant compte de la faiblesse et de la fragilité des hommes. Ces conseillers, il faut bien les choisir, parmi les personnes d'expérience et de bonne naissance, et non pas parmi les jeunes gens et compagnons de plaisirs. Il convient surtout qu'ils soient fidèles, autant qu'on peut l'être, et sages, même si la sagesse peut connaître des éclipses.

Mais le souverain doit garder la maîtrise du jeu, se dépenser sans compter, tout contrôler, l'esprit toujours en activité, même dans les moments de délassement, agissant sur un nombre élevé de théâtres – et, bien entendu, être compétent et bien informé, pour ne pas être dupe de son entourage, sans jamais se départir d'une certaine méfiance. Il doit garder l'initiative, exiger de ses serviteurs une scrupuleuse obéissance, pour sauvegarder sa pleine souveraineté et la réalité de son pouvoir. Ainsi peut-on expli-

quer, à la fin de la vie de Louis XI, des actes jugés bizarres : claustration, éloignement d'intimes, fréquents changements ; mais tous ces chapitres demeurent volontairement ambigus, car, en même temps, ils décrivent, pas à pas, la dégénérescence du souverain.

Il faut donc que le prince, lui-même sage et actif, pourvu de sens et de *vertu*, recoure à des conseillers qu'il utilisera en tout temps et en grand nombre. Il reste que c'est un art très difficile que de réunir de bons conseillers (I, 78). Aussi, avant d'entreprendre une grande action, « on la doit bien consulter et débattre, afin de pouvoir choisir le meilleur parti ; et, par especial, soi recommander à Dieu et lui prier qu'il lui plaise adresser le meilleur chemin, car de là vient tout, et se voit par écrit et par expérience. » (II, 172).

2. Par la suite, Commynes ajouta une seconde pièce à son dispositif : il recommande que le prince consulte non seulement de nombreux conseillers, mais aussi les états généraux. Le chapitre 19 du livre V marque une évolution de sa pensée. Peut-être la défaveur qui l'a frappé à la fin du règne de Louis XI, l'a-t-elle amené à souhaiter que les ministres et conseillers ne dépendent plus uniquement du caprice de leur maître. En tout cas, ce chapitre constitue une défense des états généraux de plusieurs manières.

On a toujours le temps de se livrer à une consultation plus ou moins large et longue, et le prince est beaucoup plus fort quand il se lance dans une entreprise par le conseil de ses sujets, et il est plus craint de ses ennemis (II, 217-18)

Les ennemis des états généraux ne sont pas les rois eux-mêmes, et surtout pas le roi Charles V, mais des flatteurs ignorants et incompetents, des gens de peu et de « petite vertu », soucieux de conserver une puissance usurpée, inaptes à apporter une solution aux grands problèmes et craignant de voir exposés au grand jour leurs actes et leurs oeuvres (II, 219).

Le pouvoir absolu, sans aucune limitation, est contraire à la loi divine, aux intérêts des princes et de leurs royaumes.

L'expérience des états généraux de 1484 sous la régence des Beaujeu confirme l'utilité de ces rassemblements. Loin de se révolter contre le jeune Charles VIII, « tant les princes et les seigneurs que ceux des bonnes villes » manifestèrent une humilité exemplaire lorsqu'ils émirent des requêtes pour le bien du royaume ; ils n'empiétèrent en rien ni à aucun moment sur les prérogatives du roi et de son conseil ; ils accordèrent sans rechigner la somme d'argent dont on leur démontra par écrit qu'elle était

nécessaire, et qui était élevée ; ils offrirent leurs biens et leurs personnes pour le salut de leur maître « sans rien lui refuser de ce qui lui serait besoin. »

Ainsi, la consultation de la nation sur les problèmes de la guerre, des armées et des impôts constitue-t-elle une pièce importante du système politique de Commynes.

3. La fréquentation des ambassadeurs italiens en France et sa propre ambassade à Venise en 1494-95 convainquirent notre auteur que la puissance exceptionnelle des Vénitiens s'expliquait par la qualité de leur système politique et la valeur de leur doge, Agostino Barbarino, qui semble bien représenter l'idéal de Commynes à la fin de sa vie. D'un côté, un souverain éminent, élu à vie, « honoré comme un roi », « homme de bien et sage et bien expérimenté ès choses d'Italie, et douce et aimable personne » (III, 11), lucide, fondant sa politique sur sa connaissance du monde et des hommes, ne contrevenant ni aux règles de la morale ni aux prescriptions de la sociabilité, ayant le sens de l'hospitalité. Capable de feindre avec habileté, méfiant et secret, il connaissait la crainte qui incite à prendre les meilleurs partis. Il mettait Dieu de son côté par une piété exemplaire, faite de processions, d'aumônes publiques et de sermons, sans toutefois renoncer à des relations constantes avec le Turc.

D'autre part, le doge ne décidait rien tout seul (III, 111), mais se concertait avec le sénat. De conserve avec la Seigneurie, sans précipitation, il sut organiser la défense de son territoire et saisir le moment opportun pour l'étendre, sans se lancer dans des conquêtes inconsidérées et démesurées. Fidèle à la tradition, il écarta les gentilshommes des commandements militaires (sur terre) et le peuple du gouvernement : « tous offices sont aux gentilshommes, sauf leurs secrétaires ». Aussi n'y a-t-il aucun risque de dictature ni de guerre civile (III, 113-114). Les Vénitiens ont su tirer les leçons de l'histoire romaine, à partir de Tite-Live dont ils ont « l'histoire et les os en leur palais de Padoue ».

Ce bref parcours permet de suggérer que la pensée politique de Commynes est tributaire de plusieurs courants qui se sont enrichis en se mêlant. Bien sûr, au premier chef, on pense à la pratique de Louis XI qu'il a fréquenté assidûment pendant un certain nombre d'années, associé aux secrets du pouvoir. Sans doute faut-il accorder une importance particulière à sa familiarité avec les ambassadeurs italiens en France auprès de qui il représentait le roi et qui étaient des diplomates exceptionnels. Mais il ne faut pas négliger l'immense chronique de George Chastelain où se trouvent en germe bien des idées et des jugements de

Commynes. Enfin, ne faut-il pas faire une part à l'entourage de Charles V, le roi Charles V le Sage auquel fait référence le mémorialiste (II, 219 et 226), à ce courant politique et plus particulièrement à une œuvre comme celle d'Eustache Deschamps qui a vulgarisé beaucoup de leur idées, que nous retrouvons, souvent réélaborées, dans les *Mémoires* de Commynes ? L'on se reportera, pour une première approche, à l'ouvrage de Jean-Patrice Boudet et Hélène Millet, *Eustache Deschamps en son temps* (1997), et en particulier à la sixième partie « Le bon gouvernement ». C'est ainsi que l'un et l'autre recommandent aux princes d'avoir un conseil qui ne soit pas mû par la convoitise et le mépris de la vérité (t. V, p. 234-35) ; de s'en remettre, pour de nombreuses questions, aux gens de métier plutôt qu'aux clercs ; de suivre les conseils des *prodomes* plutôt que des *jeunes fous* (t. II, p. 263-64) dans un monde où domine l'irrationnel, la *voullenté* ; de bien choisir les serviteurs, qui ne soient pas flatteurs, et les officiers qui les représentent auprès du peuple ; d'être instruits : *Roy sanz lettre est comme asne couronné... Roys qui ne scet est comme oisel en cage*. C'est ainsi que l'un et l'autre se méfient du peuple, qu'ils prônent l'humilité qui *atttrait le cœur des gens* (refrain de la ballade MXVI) et un « Etat limité et modéré, reposant sur une pratique équilibrée du pouvoir ». N'est-ce pas la meilleure réponse aux faiblesses des princes ?

Jean DUFOURNET,
Université de Paris III